

Dans le cercle d'Herreweghe

Martine D. Mergeay, à Asciano (Toscane) Publié le mardi 28 juillet 2015 à 18h01
- Mis à jour le mercredi 29 juillet 2015 à 07h56



Il faut se faire à l'idée: malgré son implantation dans les collines toscanes, sa programmation éclectique et son caractère international, l'Accademia delle crete senesi (14e année) se présente comme un district belgo-belge, principalement flamand, et pour cause. Les "locaux" mélomanes sont à Sienne ou à la mer, les autres sont sur leurs tracteurs et il n'y a guère que les riches gens du Nord, en quête de soleil et de culture, à choisir le cœur de l'été pour faire le plein de musique et de beauté. Mais même si le public n'offre qu'un exotisme limité - pas un Italien à l'horizon à part les jeunes gardiens de parking, qui semblent eux-mêmes au spectacle - la magie opère, les concerts sont sold out, de même que les rencontres et agapes qui y sont associées et, chaque année, le bouche-à-oreille amène de nouveaux aficionados. La clef de ce succès ? Connus ou moins connus, rien que des chefs-d'œuvre absolus (Philippe Herreweghe ne fréquente rien d'autre), proposés avec le décalage idéal, celui qui réveille l'écoute et rend au répertoire son actualité et sa force. Le tout dans des lieux magnifiques (quoique non climatisés...) et dans une proximité rare avec les artistes, tous acquis à la cause.

Rayonnante Céline Scheen

Le festival s'est ouvert dimanche dans la superbe église de l'abbaye de Sant'Anna in Camprena (Pienza), seul lieu du festival pouvant accueillir 450 personnes mais dont l'acoustique s'embrouille au-delà du 12e rang. Airs de la Renaissance italienne pour sopranos et basse continue en première partie, extraits des "Musikalische Exequien" de Schütz en seconde, le programme était centré sur le rayonnement de l'Italie et son influence sur la musique allemande. Avec, en invitée, la soprano belge Céline Scheen (wallonne), aussi radieuse dans le répertoire solo (où elle était entourée de Maude Gratton au clavecin et à

l'orgue, et Romina Lischka à la viole) qu'au sein du Collegium Vocale (deux chanteurs par voix).

Après les berceuses et lamentos de Caccini, Merula et Sances, la musique de Schütz - imaginative, complexe, sensuelle - s'est une nouvelle fois imposée comme un sommet du répertoire religieux de l'époque (un siècle pile avant Bach), portée par un ensemble associant la génération de départ, dont Peter Kooy, Marnix De Cat et Dominique Verkinderen, à de magnifiques nouveaux talents.

Le cadeau des Edding

Autre concert remarquable lundi avec deux œuvres emblématiques de Schubert: la Fantaisie pour quatre mains en fa mineur D. 940 par Leo van Doeselaar et Wyneke Jordans (sur copie d'un Graf 1822 qui joua quelques tours aux interprètes) et le Quintette pour cordes D. 956, par le Quatuor Edding et le jeune violoncelliste danois Andreas Brantelid - qui, pour l'occasion, avait troqué des cordes métalliques contre des cordes en boyaux. Cinquante minutes (parlant du quintette) hors du temps, grâce à l'engagement, la maîtrise et, suprême vertu, la liberté des interprètes, salués par une ovation debout. On réentendra Brantelid ce mardi dans deux suites de Bach.

Parmi les prochains invités: le baryton, Dietrich Henschel, la mezzo Gerhild Romberger et le ténor Maximilian Schmitt. On y reviendra.